

Juan José Saer, naître ou ne pas naître

◀ liberation.fr/livres/2018/02/02/juan-jose-saer-naître-ou-ne-pas-naître_1627066

Mathieu Lindon

February 2, 2018

«Toute vie est un puits de solitude qui va se creusant avec les années. [...] On ne sait jamais quand on naît : l'accouchement est une simple convention. Beaucoup de gens meurent sans être jamais nés ; d'autres naissent à peine, d'autres mal, comme avortés. Certains, par naissances successives, passent de vie en vie, et si la mort ne venait pas les interrompre, ils seraient capables d'épuiser le bouquet des mondes possibles à force de naître sans relâche, comme s'ils possédaient une réserve inépuisable d'innocence et d'abandon.» Le narrateur de *L'Ancêtre* est un mousse espagnol vieilli du XVI^e siècle qui écrit son histoire (véridique) longtemps après avoir été le seul rescapé d'un massacre et avoir vécu dix ans chez des Indiens d'Amérique du Sud. *L'Ancêtre* est un roman de Juan José Saer de 1983 d'abord traduit en 1987 chez Flammarion et que le Tripode, dans son entreprise de réédition de l'œuvre de l'auteur (1), fait paraître aujourd'hui en poche.

Juan José Saer est un écrivain argentin né en 1937 et mort en 2005 en France où il s'était installé en 1968. Ses romans se passent souvent dans sa province de Santa Fé natale, si ce n'est qu'elle devient imaginaire dans ses pages, mais ce n'est donc pas le cas de cet *Ancêtre* (pas plus, par exemple, que de *l'Enquête*, situé dans le XI^e arrondissement de Paris). En France, la réputation de Saer est plus grande que son public. *L'Ancêtre* est un des chefs-d'œuvre de cet écrivain lui-même «capable d'épuiser le bouquet des mondes possibles». Alberto Manguel, dans la postface de cette édition : «Le point culminant de cette curiosité est l'Ancêtre, qui unit le monde inversé de la rencontre à celui, traditionnel, de la littérature utopique. Dans l'Ancêtre, on trouve les échos des Voyages de Gulliver de Swift, du Supplément au voyage de Bougainville de Diderot, mais aussi ceux de Borges dans le Rapport de Brodie.»

Et aussi de Herman Melville. Comme Ismaël, le narrateur de *Moby Dick*, celui de *L'Ancêtre* est le seul à survivre à un désastre pour en faire le récit. Comme Melville lui-même, le personnage n'est jugé intéressant par ses contemporains que pour avoir connu les cannibales, il a du succès quand il participe à un spectacle les mettant en scène avant d'être ignoré quand il laisse tomber cette comédie. Et comme *Moby Dick*, le bref roman de Juan José Saer ne cesse de parler de métaphysique à travers l'apparence d'un récit d'aventures. De retour au pays, une culpabilité le prend à travers les réactions de ses compatriotes, si bien qu'il en vient à se «demander s'il n'y avait pas eu, dans le fait d'avoir survécu et longtemps séjourné parmi les Indiens, quelque secret délit dont tout homme honorable devait se sentir coupable, à moins que les Indiens ne m'eussent, malgré moi, rendu solidaire de leur essence pâteuse et que, depuis, je ne me fusse promené parmi les hommes comme un signe vivant, évident pour tous sauf pour moi». «Le fait que la prospérité en fût la conséquence leur semblait être la preuve irréfutable d'un ordre juste et universel», écrit-il quand le spectacle sur les Indiens fait un tabac.

Instruit malgré lui par ceux-ci, le narrateur ne rencontre plus chez lui, à une exception près, «*que des êtres étranges et problématiques auxquels seules l'habitude ou la convention pouvait faire appliquer le nom d'homme*».

En quatrième de couverture de la première édition de *l'Ancêtre* dans la collection «Barroco» qu'il animait, Gérard de Cortanze a écrit que l'objectif de Juan José Saer «*est de combiner la rigueur formelle de la narration moderne avec l'intensité de la perception poétique du monde*». *L'Ancêtre* apparaît ainsi comme une sorte d'anthropologie de l'émotion humaine. Voici ce qu'éprouve le narrateur à peine rendu à son monde d'origine : «*La tentation de ne plus bouger, de ne plus parler, de devenir une chose oubliée et sans conscience était en train, jour après jour, de m'envahir. Pendant tout un temps, la chute d'une feuille, une rue dans le port, le pli d'un vêtement ou tout autre objet insignifiant suffisaient à me faire monter les larmes aux yeux.*» La langue des Indiens n'avait pas de mot pour dire «être», «*le plus proche veut dire sembler ou paraître*». «*Mais paraît a moins le sens d'une ressemblance que celui d'une méfiance. Il implique davantage l'objection que la comparaison.*» Même leur vie sexuelle, pourtant parfois orgiaque, est difficilement accessible. «*Ce qui les intéressait le moins dans le plaisir, c'était son assouvissement.*» Dans «*le bouquet des mondes possibles*», *l'Ancêtre* s'attache à dire le monde du désir, le monde du souvenir et, au-delà, l'essence du monde et des hommes.

(1) Il republie également *le Fleuve sans rives. Traité imaginaire*. Traduit par Louis Soler, 300 pp., 21€.